

ENTRETIEN

Mugurasc CONSTANTINESCU¹ avec Françoise WUILMART²

Praticienne et théoricienne de la traduction, Françoise Wuilmart est une voix importante dans la réflexion traductologique d'aujourd'hui. Sa carrière est impressionnante et se trouve toujours en cours de construction et de renouvellement parce que notre interlocutrice est un esprit, par excellence, intranquille, inventif, de grande générosité et partage.

Licenciée en Philosophie et Lettres à l'Université Libre de Bruxelles (ULB), section philologie germanique, détentrice de la Notoriété scientifique et professionnelle (équivalence belge du doctorat), Françoise Wuilmart est actuellement professeur émérite de traduction (allemand/français) à la Faculté de Lettres, Traduction et Communication, département de Traduction et Interprétation, ULB.

Comme traductrice elle s'est fait connaître d'abord par la traduction de l'ouvrage *Le Principe Espérance*, d'Ernst Bloch, 3 tomes, parus de 1973 à 1991, chez Gallimard. Elle a publié toujours chez Gallimard, *Une Femme à Berlin*, Anonyme, paru le 9 novembre 2006 – mai 2013, en 100 000 exemplaires, Folio. Aux éditions Actes Sud, elle a publié les œuvres majeures de Jean Améry : *Charles Bovary*, *Portrait d'un homme simple* (1991), *Par-delà le Crime et le Châtiment* (1995), *Le feu ou la démolition* (1996), *Porter la main sur soi – Traité du suicide* (octobre 1996).

Sa carrière de traductrice compte aussi aux éditions *Flammarion : Pourquoi la vie passe plus vite à mesure qu'on vieillit*, Douwe Draaisma., 2008 (du néerlandais au français) et également la retraduction de neuf Nouvelles de Stefan Zweig, février 2013 (de l'allemand au français).

Comme la traduction théâtrale l'intéresse particulièrement – fait bien illustré aussi par le récent numéro d'*Equivalences* qu'elle a coordonné sur cette thématique – elle a fait paraître à la Maison Antoine Vitez : *Cette Fleur est ma révolution*, pièce de théâtre poétique, de Peter Verhelst, mai 2007 (du néerlandais au français) ; *Le Couple Alpha*, pièce de théâtre de Marijke Schemers, avril 2006 (du néerlandais au français).

De nombreux prix ont récompensé sa passionnée activité de traductrice dont on mentionne : le Prix Ernst-Bloch en 1991 (Ernst-Bloch-Gesellschaft, Tübingen) – pour les travaux de traduction et de recherches sur le philosophe et pour la diffusion de sa pensée (par des articles, des conférences et des

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

² Université Libre de Bruxelles, ctls@skynet.be

colloques) dans la francophonie ; Le Prix Aristeion (Prix européen de la meilleure traduction littéraire) en 1993, pour la transposition en français de l'œuvre majeure du philosophe allemand Ernst Bloch: *Das Prinzip Hoffnung* (*Le Principe Espérance*) 3 tomes – 2000 pages – NRF-Gallimard ; Le Prix Gérard de Nerval, mai 1996 (Prix de consécration décerné par la SGDL de Paris) à l'occasion de la parution en français de *Le feu oder der Abbruch* (*Le feu ou la démolition*) de Jean Améry, traduit chez Actes Sud, Arles.

Son activité concernant l'enseignement et la reconnaissance de la traduction est toute aussi prodigieuse et montre son esprit d'ouverture, de renouvellement, de collaboration, même si on se résume, dans cette brève présentation, à ses activités d'initiatrice et de fondatrice :

- Fondatrice et directrice du *Centre Européen de Traduction littéraire* (C.E.T.L.), cycle postuniversitaire de formation en traduction littéraire (depuis 1989). (Website : www.traduction-litteraire.com)
- Fondatrice et directrice du *Collège européen des Traducteurs littéraires de Seneffe* (depuis juin 1996). (Website : www.ctls.be)
- Fondatrice et coordinatrice du D.E.S.S. en *traduction littéraire* à l'ISTI (depuis 2000), actuellement *Master pro* en traduction littéraire.
- Fondatrice et présidente de l'*Association des Traducteurs littéraires de Belgique* (A.T.L.B.) (depuis 2011).
- Membre fondateur du CEATL (*Conseil européen des associations de traducteurs littéraires*) et représentante de la Belgique francophone au sein de cette association de 28 membres européens.

Ses publications de traductologie sont nombreuses et concernent des problématiques variées comme l'enrichissement de la langue traduisante, le péché de nivellement en traduction, les avatars du texte en traduction, la condition du traducteur, la traduction théâtrale, les méthodologies du traducteur littéraire.

Ses articles et essais sont publiés partout à travers le monde dans des revues comme : *Babel*, *Équivalences*, *Translittérature*, *META*, *Palimpsestes*, *Rilume*, *Les Cahiers de la Sorbonne*, *Al-KIMIA*, etc. et dans des actes de colloques. Plusieurs ont été traduits et publiés en langues étrangères (allemand, anglais, bulgare, estonien, hongrois, letton, lituanien, néerlandais, roumain, russe, slovaque, ukrainien...).

Dans le projet fondamental pour la culture de langue française, *Histoire des traductions en langue française*, dont trois volumes sont déjà parus chez Verdier, Françoise Wuilmart a eu sous sa direction le chapitre sur le traducteur du tome sur le XX^e siècle, en train de parution.

Au premier Congrès Mondial de Traductologie (CMT), organisé par l'Université Paris Nanterre en avril 2017, notre interlocutrice a dispensé une stimulante conférence sur les méthodologies conscientes et inconscientes du traducteur littéraire. Elle a dirigé pour les éditions Classiques Garnier un

ouvrage en train de parution, *Traductologie et méthodes du traducteur littéraire*, comprenant des communications présentées dans des ateliers du CMT.

Malgré son agenda bien rempli, Françoise Wuilmart a eu la gentillesse et la disponibilité de répondre à nos questions.

Muguraş Constantinescu : *Vous avez été chargée de la coordination du chapitre « Le Traducteur », de l'Histoire des traductions en langue française – XX^e siècle, le monumental projet initié par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson. Comment-avez-vous choisi vos collaborateurs pour ce chapitre très important pour une histoire qui se veut, à la fois, des traductions et des traducteurs ? Sur quoi portera-t-il comme problématique spécifique concernant le traducteur du XX^e siècle ?*

Françoise Wuilmart : Il s'agissait tout d'abord de cerner les spécificités de la traduction et du traducteur au XX^e siècle, par rapport aux siècles précédents, et elles apparaissent avec une évidence incontournable : le traducteur, littéraire surtout, prend conscience de sa fonction essentielle dans les échanges culturels, de la difficulté de son métier qui ne peut être confié à n'importe qui et donc de la nécessité d'une formation. Le XX^e siècle voit donc l'émergence d'institutions spécialisées dans la formation à la traduction et de la vie associative des traducteurs : la création d'associations à visées presque syndicalistes, la création de maisons de traducteurs, résidences d'accueil offrant des conditions de travail idéales aux professionnels. Il m'est aussi apparu que s'imposait une typologie du traducteur aux avatars multiples au XX^e siècle : le traducteur universitaire, le traducteur professionnel, l'auto-traducteur, le traducteur metteur en scène etc. Et enfin, *last but not least* : la question du statut social et économique du traducteur acquiert tout son poids au XX^e siècle. Les traducteurs fournissant un travail professionnel revendiquent à juste titre une rémunération équitable, via les actions multiples des associations auprès des éditeurs

Quant au choix des contributeurs, il fut facile car tous les points mis en évidence et résumés ci-dessus ont fait l'objet d'études fouillées par de multiples chercheurs, et dans le milieu de la traduction, tout le monde se connaît de par le monde...

M.C. : *Vous affirmez, comme d'autres traducteurs et théoriciens de la traduction, que la traduction est source d'enrichissement pour la langue traduisante. Vous parlez à ce propos d'une « connaissance passive approfondie » de la langue depuis laquelle on traduit. Qu'est-ce qu'on doit comprendre par ce type de connaissance ?*

F.W. : Il est un fait évident que pour traduire au moins correctement, il est nécessaire de comprendre à fond la langue de départ. D'être sensible à ses nuances, ses dénotations précises et ses connotations. De savoir distinguer notamment les registres de langue, donc par exemple de ne pas traduire un mot

familier par un mot recherché (piège dans lequel tombent bien des novices). Et par-dessus tout, « d'entendre » le Ton du texte de départ, pour pouvoir le restituer fidèlement. Ceci dit, bien des traducteurs ont une connaissance passive excellente à la lecture du texte de départ sans pour autant avoir la faculté de s'exprimer eux-mêmes aussi bien dans cette langue étrangère (de là la distinction essentielle entre connaissance passive et connaissance active).

Quant à l'enrichissement de la langue d'accueil par la langue de départ : ce point touche au cœur même de la transposition linguistique. En effet : pour faire passer « l'étranger », le « non idoine » dans la langue d'accueil, le traducteur de haut niveau se doit d'être créatif, il doit donc parfois bouleverser, malmener sa langue maternelle pour lui faire dire certaines choses « autrement », exprimer des nuances insolites, des contenus d'une manière différente de la « normale » : en créant des néologismes, en allant rechercher dans la langue ancienne un lexique oublié, ou tout simplement en se faisant poète et donc en malléant la langue comme un artiste sculpte son objet.

M.C. : *Est-ce que l'enrichissement de la langue à travers des traductions a aussi un aspect contestable ? Je pense à la mode des anglicismes qui sont de plus en plus fréquents dans le langage des jeunes.*

F.W. : L'importation d'anglicismes ou autres mots d'origine étrangère, dans le français par exemple, n'a rien à voir avec la traduction. En réalité ces mots étrangers, importés dans leur forme originelle ou déformée, sont adoptés dans des contextes très précis, généralement ce sont des mots techniques qui n'ont pas leur équivalent exact en français et seraient intraduisibles. Certes les défenseurs de la langue française vous diront qu'il y a toujours un équivalent français, mais voilà, cet équivalent français a moins de succès soit parce qu'il est plus lourd, plus long, mais surtout parce qu'il ne colle pas au phénomène comme le mot étranger et serait donc artificiel. Les langages de l'aviation, de la marine, de l'informatique pour ne citer que ces trois-là, sont des technoclectes. Nous employons tous, même les plus fervents défenseurs de la langue de Molière, l'idiome « last but not least », expression qui, s'il fallait la traduire serait désagréablement compliquée et en somme... perdrait toute sa saveur. Souvent les petites expressions ou les mots anglais importés, qui collent vraiment à leur objet, sont bien plus commodes et précis que leurs possibles équivalents traduits.

M.C. : *Dans les traductions d'ouvrages d'art, que vous avez travaillés, quelles ont-été les difficultés de rendre la dimension culturelle de certains textes, leur poids culturel, attaché au nom d'une œuvre d'art ou à une notion, à un concept connoté culturellement ?*

F.W. : La question que vous me posez là ne concerne pas que les ouvrages d'art, bien au contraire. Dans les livres consacrés aux arts d'une culture étrangère, les termes techniques ou spécialisés ont généralement leur équivalent dans la langue d'arrivée. En revanche, la culture étrangère n'est pas toujours évidente à repérer dans ses nuances et ses spécificités dans un texte de fiction, parfois la culture étrangère transparait dans le ton général du texte, dans l'humour particulier, dans des tournures idiomatiques liées au terroir et dans des références culturelles qu'il faut bien sûr toujours repérer...

M.C. : *La question ou les questions du traducteur vous préoccupent constamment. Vous explorez des côtés moins visibles ou discutés comme les « méthodologies inconscientes du traducteur littéraire », abordées dans votre conférence au Congrès Mondial de Traductologie de l'Université Paris Nanterre (C MT) en 2017. En quoi consistent-elles ?*

F.W. : Ce sujet est à ce point complexe qu'il m'est impossible de le résumer ici, sinon en disant brièvement que le traducteur ne traduit pas qu'avec son cerveau, mais avec tout son corps, avec ses 5 sens, avec son vécu conscient ou inconscient, avec ses mécanismes de défense aussi qui constituent parfois un obstacle. Et enfin, ce qui le guide très certainement inconsciemment dans son travail, c'est cette perception de la Voix du texte qui est comme un fil conducteur et assure la cohérence de la traduction. Voilà donc en gros, sinon je vous renvoie au texte complet de ma conférence plénière qui vous éclairera plus avant.

M.C. : *Pour éviter le nivellement et le « rabotage » du texte original vous pensez que le traducteur doit traiter la langue d'arrivée comme un « organe vivant, susceptible d'accueillir l'Autre de l'auteur et l'Autre de la culture source ». Quelles seraient dans ce sens les modalités à utiliser par le traducteur ?*

F.W. : Eviter avant tout d'écrire automatiquement dans un français « lisse », qu'on appelle « bien léché », dans un français « grammaticalement correct ». Un auteur n'a pas recours pour s'exprimer artistiquement à la langue normative, celle du dictionnaire ou de la grammaire, il s'écarte au contraire de la norme dans sa créativité. Le texte de l'auteur, du poète est donc riche de reliefs, de bosses et de fosses qu'il faut se garder de niveler, ramenant ainsi son style à un discours décoloré, anonyme, simplement correct. Beaucoup d'éditeurs corrigent encore indûment des phrases traduites dans le sens du respect des « écarts de la norme », et rabaissent le texte du traducteur à un produit qui « massacre » l'idiosyncrasie de l'auteur. Ils nivellent, rabotent le relief artistique du texte de départ.

M.C. : *Vous affirmez quelque part et à juste titre que ce qu'on doit préserver dans le texte traduit « le respect d'une autre approche des choses, d'une autre vision du monde, d'un autre imaginaire ». Dans le même esprit, vous identifiez le « rôle capital du traducteur culturel en Europe et dans le monde », notamment celui de donner par sa traduction non plus « un miroir, mais une fenêtre ». Méorable formulation et merveilleuse idée ! Où le « traducteur culturel » devrait-il chercher des solutions pour rendre l' « étrangeté » et l' « étrangeté » du texte original ?*

F.W. : Et bien... le traducteur ouvert à « l'Autre » sera tout d'abord réceptif à tout ce qui est décalé de sa culture, à toute autre façon de voir les choses, et ensuite il cherchera dans sa langue, dans son imaginaire, le sien propre et celui de sa « tribu », tous les moyens possibles de rendre le lecteur-cible sensible à ce qui est vu autrement là-bas... Pour y réussir, le traducteur doit faire preuve d'une créativité à toute épreuve. En ce sens, le traducteur littéraire est un écrivain à part entière qui cherche le mot juste, et le trouve même quand il n'existe pas, qui joue avec le rythme, la mélodie de sa langue pour la faire chanter dans un autre ton, celui de l'étranger qu'il accueille à bras ouverts.

M.C. : *Dans un entretien de 2002 avec une jeune interprète libanaise de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth vous faites un merveilleux aveu, celui de « tomber amoureuse » des auteurs que vous traduisez. Cela a été toujours le cas ? Pour tout livre que vous avez traduit ? Pour tout type de traduction ? Parlez-nous un peu du triangle qui se forme lors d'une traduction d'écriture masculine, rendue par une femme...*

F.W. : Oui mais il s'agit là d'une approche toute personnelle, absolument individuelle de la traduction. Elle part du point de vue qu'il y a une écriture masculine et une écriture féminine, ce qui m'a valu d'être traitée de « sexiste ». Pourtant certains auteurs comme Marguerite Yourcenar partagent mon point de vue. La femme n'écrit-elle pas aussi avec son imaginaire, et donc avec son « ventre » notamment ? L'homme n'a-t-il pas un imaginaire différent au départ ? Bien de l'encre à coulé sur le sujet, sur la relation entre genre et écriture. J'y ai d'ailleurs consacré tout un essai dans un numéro de la très belle revue *Palimpsestes* (*Traduire un homme, traduire une femme, est-ce la même chose ?*) Par ailleurs, j'ai surtout traduit des hommes, une fois seulement une femme (*Une femme à Berlin*, anonyme). J'ai toujours ressenti la dimension masculine ou virile de l'écriture de mes auteurs, (Ernst Bloch, Jean Améry). Pourtant il faut bien avouer que certains auteurs masculins ont eux aussi une écriture féminine, je pense par exemple à Stefan Zweig, dont j'ai retraduit des nouvelles, et dont le style pourrait être qualifié d'épidermique, voire d'hystérique. Il n'y a donc pas toujours coïncidence entre le sexe biologique et l'écriture. Pour en revenir à la relation triangulaire sur laquelle vous me questionnez, et bien, oui effectivement, c'est ma part féminine qui en quelque sorte est attirée, séduite

par la dimension masculine du texte, et c'est ma part masculine (nous sommes tous bidosés, non ?) qui est capable de restituer l'imaginaire et le ton masculins véhiculés par le style.

M.C. : *Vous accordez une grande importance en tant que traductrice et traductologue à la polysémie, à la polyvalence, à la polyphonie du texte original, « label du grand texte d'auteur » qui se présente au traducteur avec ce que vous nommez si bien, « son trésor de difficultés multiples ». Comment gérez-vous, en tant que traductrice et traductologue, ce « trésor » ?*

F.W. : C'est une des difficultés majeures du traduire : repérer la polysémie du texte original, polysémie dont l'auteur lui-même, le génie surtout, n'est pas toujours conscient. Des tas de « messages » passent souvent inconsciemment par sa plume. Au traducteur de les repérer. Bien sûr, traduire un mot, une phrase polysémiques est rarement facile car les équivalents exacts à sens multiples n'existent pas forcément dans la langue d'arrivée. Imaginez qu'un auteur ait un leitmotiv comme le mot « mer », et que sans le savoir c'est à la « mère » qu'il pense chaque fois qu'il a recours à cette image ? Voilà bien une polysémie intraduisible dans une langue où « mer » et « mère » sont phonétiquement différents (*Mutter* et *See*, *Mother* et *Sea*...) Il arrive donc souvent que le traducteur mette en évidence des « messages » récurrents que l'auteur avait formulés sans s'en rendre compte. Des messages doubles ou multiples. Ainsi Shakespeare touche-t-il souvent de près à la dimension psychanalytique de ses personnages ou de leurs actions, bien avant la lettre... mais attention : ici le traducteur aurait tort de mettre cet aspect en évidence puisque Freud ne viendra que beaucoup plus tard, il lui faut éviter à tout prix d'explicitier ce qu'il lit ici entre les lignes chez ce génie visionnaire inconscient de tout ce qu'il dit... Il serait donc bien regrettable de « simplifier » un texte riche de toutes ses dimensions implicites qui constituent ses strates visibles et moins visibles. Le métier du traducteur est de trouver les nombreux expédients (et toujours possibles !) pour restituer un texte aussi multiple dans la langue cible. Ici encore tout est affaire de créativité.

M.C. : *Sous votre direction va paraître chez Garnier Classique un volume intitulé Traductologie et méthodes du traducteur littéraire, reflétant les débats sur cette problématique du C MT. Quels sont les grands principes qui traversent cette relation complexe entre traductologie et traducteur littéraire ?*

F.W. : Il y aurait trop à dire pour répondre de manière exhaustive à cette question du rapport entre la pratique de la traduction littéraire et la traductologie. En gros et pour résumer, une première question se pose : le traducteur littéraire doit-il forcément être traductologue ? Oui et non. Traductologue il l'est sans le savoir car il met en pratique, et pas toujours

consciemment, toutes les facettes du traduire mises en évidence par le traductologue. Pour moi, le traducteur littéraire est avant tout un écrivain, son instrument de prédilection est la créativité dans sa propre langue grâce à laquelle il pourra recréer une « forme » artistique avec succès.

M.C. : *Par quoi la créativité du traducteur est-elle spécifique ? Peut-il, à force d'inventivité, « tout restituer » du texte original ? Doit-il avoir un don pour cela ?*

F.W. : La créativité du traducteur littéraire est une créativité linguistique. Sa langue, il la traite comme une pâte à modeler qu'il triture, déforme, reforme, forme... et cet art, dans le sens de « *craft* », ne peut s'apprendre : oui, il doit avoir le don de l'écriture, le sens de la langue, un imaginaire linguistique infini, bref être un vrai poète...

M.C. : *Récemment vous avez coordonné un numéro de la revue Equivalences sur la traduction théâtrale. En quoi consiste cet autre « trésor de difficultés » ?*

F.W. : Une fois encore il y aurait bien trop à dire sur le sujet. Je vous renvoie à ce numéro de plus de quelque 200 pages qui ne fait même pas encore le tour de la question. En gros, disons que le traducteur littéraire qui traduirait une pièce sans songer que ses mots doivent être « mis en bouche » chez un acteur, raterait son coup. Bien des metteurs en scène préfèrent d'ailleurs adapter eux-mêmes dans leur langue le texte à jouer, car ils ont un objectif précis : ils se servent du texte un peu comme d'un pré-texte pour démontrer telle ou telle chose. Souvent le metteur en scène adapte, s'approprie le texte original pour le faire sien. Il n'est donc pas fidèle à l'original. Ou alors, il met en évidence, fait ressortir du texte de départ justement « polysémique » (*cf.* plus haut) une seule de ses dimensions qu'il privilégie. Parfois et même souvent il existe deux versions traduites d'un même texte théâtral : celle destinée à être lue en silence, et celle destinée à être jouée sur une scène.

M.C. : *Vous êtes, sans doute, comme d'habitude engagée dans plusieurs projets. Lequel ou, pour mieux dire, lesquels sont plus stimulants pour vous en ce moment ?*

F.W. : Difficile à dire car je ne fais que ce que j'aime et ce qui me passionne. Sinon je ne le fais pas, ou alors très mal. Disons que je viens de terminer une traduction de l'allemand : une autobiographie de 700 pages qui m'a accaparée et a mis mon sens de la trouvaille à dure épreuve. J'ai envie de dire que je n'ai jamais eu un texte aussi difficile à traduire ... mais je dis sans doute cela chaque fois que j'ai terminé une traduction...

Ensuite, j'ai fondé (en 1989) et je continue de diriger un centre de formation en traduction littéraire (formation postuniversitaire sur laquelle vous

trouvez tous les renseignements à l'adresse : www.traduction-litteraire.com. Toutes (ou presque toutes) les combinaisons linguistiques y sont possibles ! Cette formation connaît un énorme succès et un succès croissant. A ce jour j'ai plus de 250 étudiants et quelque 100 collaborateurs (les meilleurs traducteurs du marché). Au début, la formation fonctionnait par ateliers sur place à Bruxelles, mais aujourd'hui tout se fait « on-line », c'est ce qu'on appelle une formation « à distance ».

Et puis je continue à écrire et à publier des articles sur la traduction, à participer à des congrès ou des colloques où l'on m'invite, et à répondre aux questions si intéressantes de collègues comme vous...

Merci de vous intéresser à mon métier et de divulguer ma parole (la « bonne parole » ?)